

LECTEUR, LECTURE, LECTRICE : LE JOURNAL D'EVELINE  
DANS L'ÉCOLE DES FEMMES D'ANDRÉ GIDE

par

Andrew OLIVER

*Au commencement était la Parole ; et la Parole  
était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu. Elle  
était au commencement auprès de Dieu. Toutes  
choses furent faites par elle, et sans elle pas une  
seule chose ne fut faite de ce qui a été fait. En elle  
était la vie, et la vie était la lumière des hommes.  
Et la lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres  
ne l'ont pas comprise.*

Evangile selon Jean, I 1-5.

Le journal d'Eveline qui constitue le roman qu'est *L'Ecole des femmes* ne se conforme pas aux journaux intimes traditionnels — véritables ou romanesques — dans le sens où la motivation de l'écriture ne correspond pas à une nécessité intérieure, à un goût de l'introspection, à une crise de l'existence dont la conséquence est d'isoler l'intimiste avec pour unique ressource et confident son journal (1). Au contraire, non seulement c'est dans la joie qu'Eveline prend la plume mais ce n'est pas pour elle qu'elle écrit : c'est pour son futur mari :

7 octobre 1894

*Mon ami,*

*Il me semble que c'est à toi que j'écris. Je n'ai jamais  
tenu de journal. Je n'ai même jamais rien su écrire que  
quelques lettres (2).*

D'ailleurs, ce n'est même pas Eveline qui a l'idée de tenir ce journal :

[...] il a pris soudain un air très grave et a murmuré avec une sorte de nostalgie ravissante :

— L'homme n'est qu'un enfant vieilli, — en reposant sa tête sur mes genoux, car il s'était assis à mes pieds.

Il serait vraiment lamentable que tant de mots charmants, si profonds parfois, si chargés de sens, soient perdus. Je me promets d'en noter ici le plus grand nombre possible. Il aura plaisir à les retrouver plus tard, j'en suis sûre.

C'est tout de suite après, que nous avons eu l'idée du journal. Et je ne sais pourquoi je dis : nous. Cette idée, comme toutes les bonnes, c'est lui qui l'a eue. Bref, nous nous sommes promis d'écrire tous deux, c'est-à-dire : chacun de notre côté, ce qu'il a appelé : notre histoire. Pour moi c'est facile, car je n'existe que par lui. Mais, quant à lui, je doute qu'il y parvienne, lors même que le temps ne lui manquerait pas. Et même je trouverais mauvais d'occuper par trop sa pensée. Je lui ai longuement dit que je comprenais qu'il avait sa carrière, sa pensée, sa vie publique, que ne devait pas se permettre d'encombrer mon amour ; et que, s'il devait être toute ma vie, je ne pouvais pas, je ne devais pas être toute la sienne. Je serais curieuse de savoir ce qu'il a noté de tout cela dans son journal ; mais nous avons fait un grand serment de ne pas nous le montrer l'un à l'autre.

— C'est à ce prix seulement qu'il peut être sincère, — m'a-t-il dit en m'embrassant, non pas sur le front, mais exactement entre les yeux comme il fait volontiers.

Par contre, nous sommes convenus que celui de nous deux qui mourrait le premier lèguerait son journal à l'autre.

— C'est assez naturel, — ai-je dit un peu sottement.

— Non, non — a-t-il repris sur un ton très grave. — Ce qu'il faut se promettre, c'est de ne pas le détruire.

Tu souriais quand je disais que je ne saurais pas quoi y mettre, dans ce journal. Et en effet voici que j'en ai déjà rempli quatre pages. J'ai bien du mal à me retenir de les relire ; mais, si je les relisais, j'aurais plus de mal encore à me retenir de les déchirer. Ce qui m'étonne, c'est le plaisir que déjà je commence à y prendre (p. 18-20).

Si je me permets de citer ce passage dans toute sa longueur, c'est qu'il contient plusieurs éléments clés pour la compréhension et l'interprétation du journal d'Eveline. Nous notons d'abord, dans la première citation, que ce journal commence par prendre la forme d'une lettre, unique forme écrite dont la jeune femme ait l'expérience, forme d'ailleurs qui lui est naturelle, conforme à sa nature spontanée et à son désir de communiquer avec Robert : « [...] *je t'en [des lettres] écrirais sans doute si je ne te voyais pas tous les jours* » (p. 13). Le destinataire, narrataire apparent, est bel et bien ce Robert qui a eu l'idée du journal et qui est l'objet de la vénération, de l'amour de la jeune femme. Par ailleurs, la forme lettre/journal dénote une certaine insécurité chez Eveline dans la mesure où elle s'aventure dans une écriture qui ne lui est pas familière et par conséquent préfère adapter le connu (lettre) à l'inconnu (journal). Cet incipit est doublement réconfortant pour elle : il lui permet de tenir l'engagement du pacte d'écrire un journal et de s'adresser directement au bien-aimé, véritable sujet de son journal. On peut dire donc que les premières lignes du journal d'Eveline sont une tentative pour s'approprier une parole (celle d'un intimiste) qui n'est pas la sienne, un effort pour apprendre une langue somme toute nouvelle pour elle, mais dans laquelle perce sa propre voix, celle de quelqu'un qui écrit des lettres. Ces efforts sont commandés par Robert — c'est lui qui a eu l'idée du pacte — et cette nouvelle parole, c'est lui qui en est l'objet. L'insécurité dont témoigne l'écriture hésitante d'Eveline est d'ailleurs le reflet de son insécurité vis-à-vis de Robert dont elle admire les « *mots si charmants, si profonds parfois, si chargés de sens* » (p. 18). Ce journal doit être une espèce de monument au grand homme vénéré par sa femme admiratrice, effacée par rapport à lui : ses paroles majestueuse seront préservées pour lui, pour la postérité, par le biais de l'écriture de cette femme laquelle, en se faisant le scribe de son grand homme, perd sa voix propre, l'engloutit dans la sienne. A l'origine ce journal a pour destinataire, Robert, pour sujet, Robert, pour but, la préservation de la parole de Robert. Même Eveline va jusqu'à dire qu'elle « *n'existe que par lui* ». Elle est une espèce de page blanche sur laquelle Robert pourra écrire tout ce qu'il lui plaira. On pourrait même dire par conséquent que la parole adoptive d'Eveline est bien celle de Robert aussi, perspective qui se confirme lorsqu'on se rappelle les modifications radicales de comportement et de langage qu'Eveline se sent la nécessité de subir en raison de ses

rappports avec son fiancé : son grand talent de pianiste (sa propre façon de s'exprimer, sa parole propre enfin, elle le met en jachère parce que Robert n'aime pas la musique (p. 24-25) ; sa façon de s'habiller, elle permet à Robert de la modifier à son goût (p. 49-50), sa façon de s'exprimer est soumise à la fêrûle de cet Hermès moderne qui critique certaines expressions dont elle se sert et l'intimide au point qu'elle perd toute spontanéité en société. Elle est en somme la créature de Robert. Eveline se prête d'ailleurs au jeu de l'amour à tel point qu'elle désire ce rôle, ne souhaite vivre, au commencement de leurs amours et de son journal, au moins, que par personne interposée :

*Je disais donc qu'avant de t'avoir rencontré je cherchais un but à ma vie et maintenant tu es mon but, mon occupation, ma vie même et je ne cherche plus que toi. Je sais que c'est à travers toi, par toi, que je puis obtenir de moi le meilleur, que tu dois me guider, me porter, vers le beau, vers le bien, vers Dieu (p. 15).*

Cet amour d'Eveline pour Robert tient du culte et constitue une abnégation de soi, voire un auto-anéantissement de l'individualité au point où la femme aimante n'existe pas indépendamment de ses rapports avec l'aimé. C'est ce qu'affirme ses propres paroles qui mettent d'ailleurs en parallèle amour pour Robert et amour pour Dieu. A ce stade, Eveline ne souhaite pas faire la part des deux.

Et pourtant la situation n'est peut-être pas aussi nette que la décrit cette intimiste/épistolière malgré elle. J'aimerais suggérer que l'existence même du journal d'Eveline est le symptôme d'une faille dans ce qu'elle croit être un bonheur parfait (et dans ce sens ce journal se conforme à ce qui semble être les lois du genre) car tenir un journal est un acte d'écriture, un acte solitaire, un acte réfléchi. Comme le remarque un autre personnage/narrateur gidien, Michel, dans *L'Immoraliste*, « *Que serait le récit du bonheur ? Rien que ce qui le prépare, puis le détruit, ne se raconte* » (3). Le bonheur existe, il est, il est sentiment dans l'instant, peut-être même dans la durée pour certains, il est vie et non point écriture. Et là nous touchons du doigt ce qui me paraît le fonctionnement essentiel du récit (au sens gidien du terme), *L'Ecole des femmes*. Eveline commence son journal dans le simple désir de tenir l'engagement du pacte, de « *revivre des instants écoulés trop vite, évoquer ta présence* » (p. 14), et surtout de léguer à Robert, si elle venait

à mourir la première ce monument à son grand homme, car la condition essentielle du pacte est que le journal que chacun doit tenir de son côté ne sera pas lu par l'autre, du moins du vivant de son auteur. C'est une véritable lettre/journal posthume que commence Eveline, par conséquent, lorsqu'elle prend pour la première fois la plume. En d'autres termes, le récit du bonheur, la « vie » de l'écriture, a pour condition sa propre mort ainsi que la mort d'Eveline. Du moins tant que Robert est le destinataire. Si les termes du pacte sont respectés, Robert ne lira le journal qu'une fois qu'Eveline aura disparu ; l'écrit n'a de vie qu'au moment où il est lu et ce moment de lecture s'inscrit sous le signe de la mort. Ou si l'on préfère, la lecture que doit effectuer Robert est celle d'un écrit achevé — même arbitrairement. Ainsi les conditions de lecture pour le futur mari sont identiques à celle du lecteur du roman de Gide. Tout lecteur de roman, au moment où il ouvre pour la première fois le livre, anticipe l'instant où il sera entraîné à abandonner l'objet/univers qu'il tient entre les mains après avoir parcouru la conclusion encore virtuelle pour lui : *L'Ecole des femmes*, grâce à la lettre préface de Geneviève, invoque de manière explicite la clôture du texte avec l'allusion à la mort d'Eveline. Cette congruence de situation de lecture — celle du destinataire du journal d'Eveline à l'intérieur du texte et celle du lecteur virtuel du roman de Gide figure très exactement le processus de la création et de la destruction de l'univers fictif du texte, de la création et de la mort du personnage principal, du commencement et de l'achèvement du processus de lecture.

Je ne veux pas suggérer pour autant que lecteur du roman, personnage écrivant et destinataire/narrataire sont placés dans des situations congruentes d'intelligence du texte. Loin de là. J'aimerais cependant démontrer que le processus de l'écriture mettra la protagoniste à même d'atteindre la même intelligence de son texte (sa vie, en somme) qu'a le lecteur virtuel lorsqu'il parcourt la lettre de Geneviève ainsi que les premières pages du journal d'Eveline. Il existe en effet un écart immense de style, de ton, de pensée entre la lettre préface de Geneviève (qui a pour destinataire l'auteur fictionnalisé du roman et qui cherche à mettre en évidence le côté exemplaire, voire didactique, du journal d'Eveline, perspective confirmée par le choix de titre *L'Ecole des femmes* et rendue possible uniquement par la mort de la mère de Geneviève) et la joie naïve d'Eveline au commencement de son journal ; un écart immense également entre l'interprétation (qu'on pourrait qua-

lifier de vénération sublime) que donne Eveline des paroles de Robert qu'elle choisit d'enregistrer et celle de moi lecteur de ces mêmes paroles lorsque j'entends résonner la suffisance d'un fat imbu de sa propre importance. C'est à partir de la deuxième partie du roman que ces interprétations divergentes convergent lorsqu'Eveline décide de reprendre le journal qu'elle avait abandonné vingt ans auparavant tout en changeant radicalement de destinataire/narrataire. Une première lecture du roman de Gide fait croire que les changements chez Eveline sont bel et bien l'ouvrage du temps — vingt années de vie commune auraient fini par ouvrir les yeux et surtout les oreilles d'Eveline au point qu'elle ne peut plus supporter de vivre avec Robert. Le journal repris en 1914 est entièrement semblable à ses avatars réels et fictifs. C'est dans le doute, dans la solitude, voire l'angoisse qu'elle reprend son cahier.

*Arcachon, 2 juillet 1914.*

*J'ai pris avec moi ce cahier comme on emporte un ouvrage de broderie, pour occuper le désœuvrement d'une cure. Mais, si je recommence à y écrire, ce n'est hélas plus pour Robert. Il croit désormais connaître tout ce que je peux sentir ou penser. J'écrirai afin de m'aider à mettre un peu d'ordre dans ma pensée; afin de tâcher d'y voir clair en moi-même [...] (p. 87).*

Pour en arriver là il a fallu de la part d'Eveline un changement radical de pensée, un long mûrissement de caractère, sans doute, mais surtout il a fallu qu'elle conquière une certaine indépendance, ainsi qu'un langage qui n'est plus celui de Robert mais le sien propre. C'est le fait de tenir son premier journal qui l'y aide.

Dans la longue citation que j'ai donnée au début de cette étude on constate qu'Eveline parle tantôt de Robert à la troisième personne et tantôt à la deuxième. Il est évident que la deuxième personne s'impose si Robert est l'unique destinataire de ce journal, si la forme épistolaire avec tout ce qui est implicite d'échange et de communication avec l'autre prédomine. Ce qui arrive cependant, c'est qu'Eveline, à force d'écrire, se laisse prendre au jeu de l'écriture, que cette jeune femme qui n'a jamais écrit que quelques lettres se surprend dans l'acte d'écrire, prend conscience de son moi écrivant, et devient elle-même lecteur de son propre écrit. Elle se soucie du bien écrire même

au début du journal (et en ceci peut-être anticipe-t-elle l'œil critique de Robert) :

*Tu vois comme j'écris mal. Cette phrase que j'écris en pleurant me semble affreuse. Aussi pourquoi l'ai-je relue ? Je ne sais si j'apprendrai jamais à bien écrire. En tout cas ce ne sera pas en m'appliquant* (p. 15).

et affirme pourtant la nécessité de la spontanéité dans l'écrit. Et plus Eveline écrit, plus elle se relit, plus elle se plaît à écrire (même s'il lui arrive de confondre le bonheur qu'elle croit éprouver auprès de Robert et celui de le consacrer par l'écrit dans son journal), plus Robert devient non destinataire direct, « tu », mais prétexte à l'écriture et simple objet de l'écriture, « il ». Le passage du « tu » au « il » en effet est non seulement la conséquence de l'acte d'écrire, il est aussi capital pour la conquête de l'individualité d'Eveline — à vrai dire c'est la même chose. En parlant de Robert, elle est amenée à parler d'elle-même : « *Je me laisse entraîner à parler de moi, ce que je m'étais pourtant promis de ne pas faire* » (p. 26). Parler de soi est le commencement de la découverte de son propre langage, de sa propre parole, le commencement de l'abandon du « logos » de Robert. Et cependant ce sera Robert qui, malgré lui, parachèvera le processus de séparation langagière et par conséquent sentimentale entre Eveline et lui-même. La conclusion de la première partie du roman, on se le rappelle, révèle la manière dont Robert détruit sa propre création en violant les clauses du pacte dont il avait été lui-même l'auteur.

Il s'agit là en fait d'une triple trahison. Il avait donné à croire à Eveline qu'il respectait lui-même le pacte et lui avait fait voir le tiroir, fermé à clef, dans lequel il « gardait » son journal ; deuxièmement il insiste pour lire le journal de sa fiancée et viole ainsi les conditions essentielles de son existence même tout en promettant à Eveline la réciprocité ; troisièmement il révèle sa tromperie : il n'avait jamais tenu de journal, n'avait jamais pris leur pacte au sérieux. On pourrait dire qu'il avait imposé à Eveline une forme, le journal, tout en l'encourageant à donner à cette forme un contenu, lui-même réfléti dans le miroir de l'écriture d'Eveline ; en même temps il avait créé l'illusion d'une forme pour lui-même, sans avoir la moindre intention d'y ajouter un contenu, le reflet d'Eveline. Si le journal d'Eveline doit enregistrer pour la postérité les paroles de Robert, Robert, lui, n'accordera pas à Eveline le même privilège. A ses yeux elle n'en a pas ; leur histoire est celle de

Robert enregistrée par Eveline. En d'autres termes, le refus du journal constitue un refus au droit de parole pour Eveline. L'image du tiroir fermé à clef qui renferme un journal inexistant assume une valeur symbolique : Robert ne peut s'ouvrir à Eveline, la traiter en égale, accepter son individualité, son droit à un langage qui est le sien. Il doit désormais demeurer pour elle une belle façade, fermée, et qui ne renferme rien. Eveline d'ailleurs voit leur différend précisément en termes langagiers :

*Robert vient de me faire beaucoup de peine. C'est le premier chagrin que je lui dois, et il m'est pénible de l'écrire ici, car j'espérais que ce cahier n'aurait à contenir que l'expression de ma joie. Mais il faut que je l'écrive ici tout de même ; et ceci que j'écris, je souhaite qu'il le lise, car, lorsque je le lui disais tantôt, il refusait de prendre au sérieux mes paroles (p. 81).*

*[...] j'aimerais pouvoir lui donner raison ; mais j'aurais voulu que du moins il marquât un peu de regret de m'avoir causé tant de peine.*

*En me plaignant ainsi, je me parais ingrate et je lui en demande pardon. Mais décidément j'arrête ici ce journal qui n'a vraiment plus raison d'être (p. 83).*

Le journal n'a plus de raison d'être pour au moins deux raisons. D'une part, Robert a violé le pacte — donc le charme de tenir un journal avec lui pour destinataire est rompu — et, d'autre part, pour la première fois, Eveline s'est affirmée par rapport à lui, a trouvé une certaine mesure d'indépendance, a délaissé la parole de Robert en faveur de la sienne.

Lorsqu'elle reprend la plume vingt ans plus tard, Eveline ne fait que parachever le processus déjà engagé. Le journal est d'abord son propre confident ; le destinataire/narrataire, par conséquent, c'est elle-même. Et à mesure que sa propre voix s'affirme que son désir d'abandonner son mariage monte à la surface, elle se rend compte d'abord que ce journal est le témoignage de ses souffrances intérieures et qu'il pourrait servir à justifier son comportement si elle en venait à quitter Robert et ensuite, que la véritable destinataire/héritière de ce journal c'est Geneviève, cette Geneviève à qui Eveline a donné l'éducation qu'elle n'avait point reçue, qui ne cherche point sa voie, ni sa voix, tellement les siennes sont naturelles, spontanées et indépendantes. C'est Geneviève qui formule le vœu d'écrire un roman fondé sur l'expérience de sa mère : « *Quel beau roman*



*je pourrais écrire sous ta dictée! Ça s'appellerait*: Les devoirs d'une mère ou le sacrifice inutile» (p. 135). Ce roman existe bel et bien non pas sous la forme invoquée d'un ton enjoué par Geneviève mais sous celle du journal dont elle hérite de sa mère. Ironie: la voix de sa mère se substitue à celle de la fille. L'éclipse, en quelque sorte. Car le roman, tout roman, est l'histoire d'une voix qui se cherche et qui doit s'éteindre une fois qu'elle s'est imposée: elle doit alors retrouver le silence dont elle était issue, mort, page blanche, néant. Eveline assume sa propre mort, la souhaite même, car les vérités quelle en vient à comprendre lorsqu'elle les fait siennes par le truchement de l'écriture sont un fardeau trop lourd, l'écriture une révélation d'une interprétation de sa propre existence et de l'existence de ceux qui l'entourent. La création de cette voix, de ce personnage s'achève, se meurt lorsqu'elle en vient à interpréter ses propres paroles ainsi que celles de son mari comme le fait moi lecteur au commencement et comme le fait mon délégué à l'intérieur de l'univers fictif, Geneviève.

Ma lecture est conditionnée par une supériorité d'entendement par rapport à Eveline que me donne la structuration du texte. La lettre préface de Geneviève m'apprend la mort d'Eveline ainsi que le fait que son journal retrace une certaine forme d'éducation féministe — d'où le titre *L'Ecole des femmes*. Je sais avant même de lire une seule ligne de son journal que le texte d'Eveline doit retracer le passage de l'innocence à l'expérience, de l'ignorance à la connaissance et à la mort: ce que j'ignore c'est la modalité de l'accomplissement de ce processus. C'est là l'horizon de mon entendement du texte. Mais ma lecture est aussi une performance. Eveline s'écrit, se crée en s'écrivant de même qu'elle crée Robert, Geneviève et les autres personnages. Ma lecture n'est pas autre chose qu'une récréation du processus de l'autocréation textuelle; l'aventure de la lecture dans ce roman consiste en l'accomplissement d'une interprétation qui est la miennne mais qui, au commencement, n'est pas celle du personnage écrivant parce qu'elle n'est pas arrivée à mon point de départ (ou si l'on préfère je commence là où littéralement elle s'efface) et parce qu'elle cherche encore sa voix.

Au commencement du roman Eveline identifie foi en Robert à sa foi en Dieu(4). Or, Dieu est le «logos», comme Robert. Le «logos» c'est la création. Qui dit création dit nécessairement créateur et créature, et aussi schisme, séparation. Le «logos» par le processus même de la création *doit* engendrer une nou-

velle parole, indépendante, elle, de celle qui lui a donné vie. Lorsqu'Eveline s'exclame qu'elle a « cessé de croire à Dieu en même temps [qu'elle a] cessé de croire en Robert » (p. 113-114) (5), elle ne fait que confirmer cette vérité, celle de la séparation de la créature d'avec le créateur, celle de l'affirmation de soi.

En guise de conclusion nous noterons que cette séparation s'accomplit au moment où le personnage a vécu son aventure créatrice, au moment où il trouve pour seul aboutissement de son indépendance un dévouement suicidaire au contagieux, ainsi que le désir de léguer son texte à sa fille. Cette conclusion figure ma lecture. La voix d'Eveline s'éteint, mais elle continue à hanter ma mémoire, à s'inscrire obscurément dans l'insondable mystère d'échos culturels que j'accumule depuis toujours. Le nom « Eveline » semble d'ailleurs avoir été choisi dans l'intention de représenter ce processus car il paraît être la combinaison de deux étymologies. « Eve » en hébreu signifie « vie »; « Hélène » vient du grec pour « lumière ». Le personnage gidien s'approprie sa propre vie langagière : « *En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont pas comprise.* » A nous, lecteurs, de reprendre avec Geneviève le flambeau légué par une voix morte mais inextinguible...

University of Toronto

#### NOTES

1. Voir Bertil Romberg, *Studies in the Narrative Technique of the First Person Novel* (Lund, Hakan Ohlssons Boktryckeri, 1962). « [...] the commonest type of diary narrator is the lonely, unhappy human being who cannot attain contact with others and turns inwards upon himself » (p. 44). Sur les véritables journaux intimes, voir l'excellent ouvrage d'Alain Girard, *Le Journal intime* (Paris, PUF, 1963), sur le roman en forme de journal Valérie Raoul, *The French Fictional Journal* :

*Fictional Narcissism/Narcissistic Fiction* (Toronto, University of Toronto Press, 1980).

2. André Gide, *L'École des femmes* (Paris, Gallimard, Editions de la nouvelle revue française, 1929), p. 13. Tout renvoi ultérieur sera à cette édition, seule qui présente un texte conforme à celui soumis par Gide à Gallimard. A partir de l'édition de 1930 une main inconnue (mais certainement pas celle de Gide) prend sur elle de « corriger » le texte et toutes les éditions subséquentes ne font que multiplier les erreurs introduites par celle-ci.
3. André Gide, *L'Immoraliste* (Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969), p. 408.
4. « *Je sais que c'est à travers toi, par toi, que je puis obtenir de moi le meilleur, que tu dois me guider, me porter, vers le beau, vers le bien, vers Dieu.* » (p. 15).
5. Cette expression que la main inconnue de 1930 trouve apparemment curieuse puisqu'elle la « corrige » en « croire en Dieu » est certainement voulue par Gide. En effet, le manuscrit de *L'École des femmes* porte « en » surchargé de « à », version fidèlement respectée par l'originale. Cesser de « croire à Dieu » est déjà par l'emploi de la préposition l'expression de la perte de la foi, de même que « croire en Robert » est une déification de l'aimé.